

aucun attribut matériel. Il n'y a donc pas de termes de comparaison possible dans l'antiquité, à l'art religieux tel que l'ont compris les grands maîtres du moyen-âge, Giotto en tête, puis Memmi, Orcagna, les Gaddi, Buffamalco, Fiesole, etc. Rien jusqu'à eux ne donne le soupçon de ces sphères nouvelles et radieuses ouvertes à l'intelligence. Contemplez un Christ sur la croix, tels que l'ont peints Giunta Pisano, Giotto et Buffamalco, et dites si cette souffrance, cette mansuétude d'expression ne portent pas les traces manifestes d'une révélation divine !

Envisagez maintenant la question sous un autre aspect, c'est-à-dire au point de vue de la beauté plastique, si rayonnante dans les œuvres antiques : vous constaterez ce résultat, étrange au premier abord, c'est que parmi les maîtres chrétiens, ceux-là sont les plus grands et les plus puissants qui se rapprochent le plus, sinon par la science, au moins par le sentiment de la forme, des artistes grecs, dont les Byzantins, chassés de leur patrie par les invasions mahométanes, avaient apporté la tradition déjà corrompue.

Savoir enter sur la souche de l'antiquité ce greffe sublime des idées et des impressions modernes, tel est donc, je crois, le problème que les artistes de notre siècle sont appelés à résoudre. André Chénier, qui semble avoir rempli dans la poésie le rôle de M. Ingres dans la peinture, l'avait exprimé dans un vers devenu célèbre :

« Sur des penses nouveaux faisons des vers antiques. »

Le mérite de M. Flandrin est non seulement de comprendre le problème, mais encore de contribuer puissamment à sa solution. Plus que tout autre, il a su se tenir entre les deux termes opposés de la question ; moins parfaitement belles, moins fortes d'exécution et de style que celles de M. Ingres, ses œuvres respirent davantage le parfum religieux sans en